



L'Institut de Paléontologie Humaine de Paris. Recherche, enseignement et esprit du lieu

Giacomo GIACOBINI
Université de Turin, Département d'anatomie,
pharmacologie et médecine légale
52, corso M. d'Azeglio
10126 Torino Italie
giacomo.giacobini@unito.it

Le professeur Jean Piveteau (1899-1991) descend l'escalier de l'Institut de paléontologie humaine (IPH). C'est l'après-midi d'un beau jour de fin janvier 1989, une de ces journées d'hiver que les étrangers comme moi ont l'impression de ne rencontrer qu'à Paris, avec leurs pluies soudaines et leurs échappées de soleil. Nous venons de sortir de la bibliothèque, où un « pot » nous a été offert après la soutenance d'une thèse. Le professeur Piveteau me parle de Marcellin Boule (1861-1942), de Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), de l'abbé Henri Breuil (1877-1961) et d'autres personnes qu'il a connues et qui ont fréquenté cet établissement qui a tenu un rôle prépondérant dans l'histoire de la paléanthropologie. « Je vois encore le Docteur Henri-Martin descendre cet escalier... », rajoutait-il. Le professeur Piveteau parle volontiers – ce n'est pas la première fois que je le rencontre et sollicite ses souvenirs – et sa longue carrière lui a permis de rencontrer la plupart des chercheurs qui ont fait l'histoire de notre discipline au cours du XX^e siècle. À quatre-vingt-dix ans sa mémoire est encore très vive et ce qu'il raconte est fascinant.

Nous avons fait partie du jury de thèse qui, dans la salle de conférence de l'Institut de paléontologie humaine, avait examiné le travail de Martine Madrepouy sur l'enfant néandertalien du Roc de Marsal. Henry de Lumley présidait le jury composé du professeur Piveteau, de Jean-Louis Heim, Marie-Antoinette de Lumley, Jacques Repérant, Bernard Vandermeersch et moi-même. Le professeur Piveteau avait été invité à commenter le mémoire en dernier. Il avait félicité la candidate pour son travail – qui était de qualité remarquable – et avait tout spécialement tenu à souligner le plaisir qu'il

ressentait à se retrouver encore une fois dans cette salle, membre d'un jury dont tous les membres avaient été ses élèves « sauf monsieur Giacobini ». Oui, malheureusement, mais après la soutenance je lui avais demandé de pouvoir me considérer moi aussi, d'une certaine façon, son élève, puisque mon intérêt pour la paléontologie humaine avait commencé en lisant la version italienne de son livre *Des premiers vertébrés à l'homme* (1963). Dans les années soixante, du moins en Italie, très peu de textes étaient disponibles sur le sujet, et celui de Piveteau était l'un des plus diffusés.

J'avais déjà rencontré le professeur Piveteau à de nombreuses occasions – j'allais souvent le voir dans son bureau du bâtiment de Paléontologie dans le Jardin des Plantes –, mais cet après-midi passé avec lui et en compagnie de collègues que j'estime beaucoup et considère comme des amis, représente un de mes plus beaux souvenirs liés à cet établissement extraordinaire qu'est l'Institut de paléontologie humaine.

J'ai toujours été sensible au charme des institutions scientifiques anciennes, celles qui sont chargées d'histoire, celles qui ont la chance de se trouver encore dans un bâtiment voulu et construit pour les accueillir, celles où l'on perçoit très fortement l'esprit du lieu. L'Institut de paléontologie humaine de Paris est un de ces hauts lieux de la science, conçu pour souligner l'importance d'une discipline qui, pour la première fois dans le monde, trouvait un édifice où réunir des savants, développer des recherches en laboratoire et en organiser sur le terrain, rassembler des collections ainsi que des compétences et diffuser des connaissances. Tout dans la beauté de ce

bâtiment souligne l'importance attribuée à cette mission : depuis les bas-reliefs à l'extérieur et l'architecture solennelle et la riche décoration de la bibliothèque et de la salle de conférence, jusqu'au mobilier, aux boiseries en chêne et à de menus détails, comme les poignées des portes en laiton, décorées avec le monogramme IPH.

À un siècle de distance, le projet du Prince Albert I^{er} de Monaco, qui avait comme objectif « le progrès de la Science sur toutes les questions relatives à l'origine et à l'histoire de l'homme fossile », nous frappe par sa modernité. Le grand tableau de Louis Mayer (1867-1941) qui se trouve dans le bureau du directeur est symbolique du renouveau de la recherche préhistorique à l'aube du xx^e siècle et de la clairvoyance du Prince. Il nous montre Albert I^{er} près du porche d'entrée de la Grotte du Castillo, entouré par les autres « pères fondateurs » de l'IPH, parmi lesquels les professeurs Marcellin Boule et René Verneau (1852-1938), les abbés Hugo Obermaier (1877-1946) et Henri Breuil. Boule tient dans sa main un crâne de loup, qu'il est en train de montrer au Prince : la préhistoire n'est plus uniquement la simple recherche de belles pièces, mais une science complexe et interdisciplinaire qui doit reconstituer le contexte dans lequel l'évolution des hommes et de leurs civilisations ont eu lieu. La sensibilité et l'attention du Prince à ce renouveau de la recherche préhistorique, tant en terme de méthodologie que d'objectifs, avaient déjà été démontrées aux cours des fouilles qu'il avait organisées dans les Grottes de Grimaldi à partir de 1883.

Je fréquente l'IPH depuis 1982. J'ai travaillé dans ses laboratoires, consulté des ouvrages dans sa bibliothèque, utilisé des collections de référence – surtout celle, très riche, de comparaison pour l'archéozoologie. J'ai participé à des réunions, à des colloques, à des nombreux jurys de thèse (23 à ce jour !). J'ai organisé en collaboration avec l'IPH des fouilles dans des gisements moustériens italiens (Caverna delle Fate et Madonna dell'Arma, en Ligurie). Je suis membre de son Comité de perfectionnement ainsi que du Comité d'honneur pour la célébration de son centenaire, et j'en suis très fier. Cette institution m'a offert, comme elle a offert à un grand nombre d'autres chercheurs, de précieuses occasions de rencontre avec des paléanthropologues qui venaient d'un peu partout dans le monde : des spécialistes qui avaient déjà un rôle bien établi dans la communauté scientifique – souvent même

des personnes qui avaient marqué la science avec leurs découvertes et leurs études – mais également de nombreux jeunes chercheurs en train de devenir les préhistoriens de demain et qui m'ont souvent impressionné par leur dévouement au travail et à la science, en laboratoire comme sur le terrain.

Certes, il n'est pas facile pour moi d'isoler l'Institut de paléontologie humaine d'un ensemble d'institutions qui comprend le Musée de l'Homme, le Laboratoire de Préhistoire du Lazaret à Nice et le Centre Européen de Recherches Préhistoriques de Tautavel. La personnalité d'Henry de Lumley a créé d'étroites relations entre toutes ces institutions, mais l'IPH s'est toujours trouvé au cœur des différentes activités qui ont été organisées sur le terrain et en laboratoire, mais également dans des centres de congrès ou dans des salles de conférences pour le grand public, ou encore dans des locaux pour des expositions.

Les relations de l'Institut de paléontologie humaine avec l'Italie sont anciennes, on pourrait même dire qu'elles datent d'avant sa fondation. Les fouilles organisées par Albert I^{er} dans les Grottes de Grimaldi – donc en territoire italien – dont l'importance fut accrue par la découverte de sépultures paléolithiques, marquèrent l'intérêt croissant du Prince pour la préhistoire. Un intérêt qui trouvera sa célébration avec la création de l'Institut de paléontologie humaine. Dans les années vingt, quelques articles de Raymond Vaufrey (1890-1967) concernent la préhistoire et la paléontologie italiennes, notamment le Mémoire 3 des « Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine », intitulé *Le Paléolithique italien*, qui représente une brillante synthèse des connaissances de l'époque. Depuis lors, de nombreux chercheurs italiens ont eu des rapports étroits de collaboration avec l'IPH et, au cours des dernières décennies, plusieurs parmi nous, dans le cadre de ces collaborations, ont envoyé de jeunes collaborateurs suivre des cours et participer à des programmes de recherche dans les laboratoires ou à des fouilles dans des sites en France, en Italie et dans d'autres pays. Or, cette activité d'enseignement et de perfectionnement représente justement un des plus brillants résultats de l'institution créée par le Prince Albert I^{er}. Le Prince, Boule et Breuil n'avaient pas oublié que « le progrès de la Science » repose pour une large part sur cet élément fondamental qu'est la formation.